

N° 3

6^e Année

Septembre 1901



La Coopération des idées

Revue mensuelle d'Éducation Sociale

—••••—

SOMMAIRE :

- X G. DEHEPME..... *Le Monde reflète l'Homme.*
XXX..... *L'École devant la Nation.*
A. MOULET..... *Le Mouvement Éthique.*
G. D..... *Les Livres qui font penser.*

—••••—

ABONNEMENTS :

France : Un an : 3 francs. — Six mois : 1 fr. 50
Étranger : Un an : 4 francs.

—••••—

Le Numéro : 0 fr. 25

ADMINISTRATION ET RÉDACTION :

157, Faubourg Saint-Antoine (XI^e Arr.)

PARIS

A NOS ABONNÉS

Ceux de nos abonnés qui seront avertis que leur **abonnement est terminé** sont priés de nous faire parvenir leur renouvellement, pour s'éviter les frais de recouvrement.

Ceux qui ne désirent pas continuer leur abonnement sont priés de **refuser** au facteur le numéro qui suivra **l'avertissement**.

VIENT DE PARAÎTRE :

La Coopération des Idées. — Une tentative d'éducation et d'organisation populaires, par G. DEHERME, 0 fr. 50, franco, 0 fr. 60.

Publié par *l'Union pour l'action morale*, 6, imp. Ronsin, XV^e, Paris.

De la Tolérance dans les Universités populaires, par LUCIEN LE FOYER, 0 fr. 10, franco, 0 fr. 20

Publié par la *Coopération des Idées*, 157, Faubourg Saint-Antoine, XI^e, Paris.



La Coopération des idées

Le Monde reflète l'Homme

« Aujourd'hui le monde est tout dominé par des idées de servitude, et les hommes qui n'ont pas assez de cœur pour être libres aiment qu'on leur dise que l'amour de la liberté est un vice. »

G. SOREL (*Revue de Métaphysique et de Morale*).

Avec toutes les machines qu'il a créées pour tordre le fer, soulever les rocs, fouiller le granit, forer la planète, pétrir le monde, l'homme de ce siècle a-t-il érigé une beauté ? a-t-il établi plus de justice ? s'est-il fait plus libre ?

A mesure que ses moyens augmentent, sa volonté s'affaiblit. Plus il apprend, moins il aime la vérité pour elle-même. Il ne cherche qu'à jouir, qu'à dominer une heure. Il est la dupe de la chimère du présent, de l'illusion mortelle des sensations. Il ignore le passé, il est incapable d'espérer, il gaspille le capital humain, sans y rien ajouter que ses restes d'orgie ou ses déchets de camelote éphémère.

L'homme de la Préhistoire avait l'énergie farouche, inlassable, d'une force créatrice qui ne meurt pas.

L'Antiquité avait la sérénité des Dieux immortels qui mettent de l'harmonie dans les formes, de la clarté dans les idées et de l'ordonnance dans les actes. Le Moyen-Age avait l'enthousiasme de la foi, flamme d'éternité, qui vivifie les âmes.

Nous épuisons ce fonds. Nous n'y ajoutons rien. Nous n'avons, gueux ou riches, que la fièvre de jouir du moment, la peur horrible, grotesque, de la moindre richesse ou de la plus grande pauvreté, et nous passons, hallucinés, sans vivre que pour l'argent. Nous avons vécu d'un sarcasme, d'un spasme, sans rien laisser de nous, sinon des machines plus ingénieuses encore à faire de l'or, de la misère et de la mort.

C'est que les choses sont plus aisément modifiables que les hommes. Ceux-ci deviennent donc inférieurs à la civilisation qu'ils ont faite et qui les dépasse, qui se laisse retomber lourdement sur eux et les écrase. Ils sont esclaves des progrès industriels et scientifiques, ils n'en tirent aucune noble joie, aucune liberté, pas même, pour tous, le pain quotidien.

..

De même, les progrès de la démocratie n'ont pas amené réellement plus de liberté ni plus de justice. C'est qu'il est plus facile d'imaginer une Constitution, de répéter des mots ou des gestes, d'introniser un ministre, de voter ou faire voter, de déchaîner une émeute, que de vivre un principe.

L'instruction laïque pour tous, la libre pensée pour tous est un des moins contestables progrès que nous devons à la République. Or elle n'a pas donné l'inquiétude de la vérité, mais l'habileté du sophisme ; elle n'est pas un instrument de recherche, mais un

moyen de parvenir ; elle n'est pas une garantie de liberté, mais une arme de sectaire. J'ose le dire : Je n'ai pas la superstition des quatre règles et de l'orthographe. Cela aide indifféremment au bien comme au mal. Que M. Homais me pardonne ! l'assassin Lebiez était un « intellectuel » qui avait trouvé dans le darwinisme la justification logique de ses penchants. A Rennes, Dreyfus, enfin, a des juges. Parmi ces juges, il y a un positiviste, il y a un dévot et des sceptiques. Un seul fait son devoir. Un seul ose déclarer contre tout et contre tous, mais selon la justice, Dreyfus innocent. Et celui-là, ô Homais ! ce n'est pas le républicain éprouvé, le franc-maçon, le positiviste, le sceptique, c'est le catholique, le bigot, le clérical, qui passe ses nuits d'angoisse en prières pour implorer de son Dieu un rayon de lumière et la force d'être juste.

Il me plaît de citer ces exemples, précisément parce que j'admets jusqu'où il faut l'hypothèse évolutionniste et que j'admire la synthèse comtiste. La vérité n'est pas d'un parti.

..

J'aurais trop beau jeu avec les institutions en vigueur. Je ne veux examiner que celles qui sont en formation, qui sont l'embryon de l'avenir, où est cristallisée la meilleure et la plus sincère aspiration de ce temps. Convenons que le peuple est la réserve morale de l'humanité, son fonds vivant et que les autres classes s'y doivent absorber ou disparaître. Prenons les associations ouvrières. C'est l'espoir de la démocratie.

Une société coopérative est supérieure aux coopérateurs. L'esprit coopératif de ceux-ci est toujours insuffisant pour la soutenir, sans l'adultérer. Ce que les

coopérateurs demandent à la coopération n'est pas ce qui importe, et c'est l'essentiel qu'ils négligent. Une société de consommation retourne ainsi au commerce, une société de production au patronat. Elles renforcent ce qu'elles devaient remplacer. Leurs membres n'ont encore que des âmes de clients, de commerçants, de patrons et de salariés.

Les Universités populaires ont un objet immédiat : la culture esthétique, intellectuelle, cordiale. Et elles ont une tendance de plus en plus accusée à le délaisser. Car les ouvriers sont indifférents à l'art et à la pensée. Ils dépensent 20 francs par mois d'apéritifs et de tabacs, rares sont ceux qui achètent un livre de 2 francs ou un moulage de 20 sous. C'est un besoin qu'ils ne ressentent pas encore. S'y élèveront-ils jamais ? On en peut douter. Voici l'élite : ceux qui dirigent une Université populaire quelconque. S'il faut réduire les dépenses, ce sont celles de la bibliothèque auxquelles ils songeront d'abord. Ils sont généreux d'ailleurs, et ils n'hésitent point à augmenter leurs dépenses d'autre part pour assurer un salaire exceptionnel à quelques camarades. Ils vont à leur nature de salariés. Ainsi les Universités populaires perdent leur caractère ; car il est plus facile de descendre que de monter.

Le syndicat exprime cela plus exactement encore. Le groupe est homogène, l'ouvrier manuel seul y est admis. Or les défauts que je viens de signaler ne sont pas atténués, mais aggravés. La préoccupation unique du salaire emporte tout. Les grèves ne se font presque exclusivement que pour ce motif.

La tyrannie syndicale est connue, c'est celle du nombre anonyme contre l'individu, celle du texte rigide sur le jugement qui tient compte des circon-

stances, — la plus odieuse. Exagération? J'extrais ceci d'une interview de M. Cambon, rapportée par M. Fernand Hauser (*Écho de Paris*):

« Le libéralisme! Il s'arrête à la nation; les ouvriers syndiqués sont d'un protectionnisme fantastique; je me souviens qu'un jour M. Carnegie fit venir de France une grille en fer forgé pour son hôtel; aucun ouvrier ne voulut la poser; M. Carnegie fit venir des ouvriers français auxquels les Américains firent la vie si impossible qu'ils durent reprendre le plus prochain paquebot; vous voyez quelle est la tyrannie des syndicats ouvriers, elle ne le cède en rien à la tyrannie des trusts patronaux. »

Que dire encore de tel syndicat de la Bourse du travail de Paris, dont les membres brisent les chaises de leur local, sous ce prétexte que cela leur appartient. Un tel état mental est effrayant.

Mais cette lutte âpre pour maintenir et accroître le salaire, n'est-ce pas une forme grossière, mais enfin acceptable et qui s'épurera, de la lutte pour la justice? Il n'est malheureusement point possible de l'accepter ainsi. Le prolétariat, il le faut dire, n'a pas le sentiment de la justice. Un plus gros salaire représente pour lui plus de jouissances immédiates, spécifions, celles du ventre. C'est tout. Il est de son époque.

Ainsi, la caisse des retraites pour la vieillesse trouve opposition dans les syndicats, seulement parce qu'elle se constituera avec un prélèvement sur le salaire. Un impôt *indirect* du double, ou même du triple de ce prélèvement *direct* n'eût soulevé aucune protestation. Et puis, c'est dans trente ans, les premiers résultats. Le salaire, c'est l'immédiat. Nos pères ont mis des siècles à bâtir les cathédrales, dont les splendeurs émerveilleront des générations encore. Leurs fils

sont incapables de se priver de quelques cigarettes pour un peu de justice dans trente ans.

Le syndicat devait supprimer le salariat. Il en est devenu un des rouages les plus nécessaires. Il le maintient, et solidement. Et c'est si vrai que là s'élèvent le plus les salaires où le capitalisme s'est organisé. Le régime des trusts est celui des journées de 15 à 20 fr. Là le syndicat, où l'ont réduit les syndiqués, n'a plus de raison d'être.

Autre symptôme: les syndicats repoussent énergiquement la loi qui leur accorde la personnalité civile, c'est-à-dire le droit de posséder et de substituer peu à peu la production coopérative à la production capitaliste, d'attaquer victorieusement le salariat. Mais c'est contre quoi est leur instinct, quoi qu'ils disent. Que les syndiqués s'en rendent compte ou non, il est certain que, instinctivement, par leurs actes, ils se refusent aux responsabilités de la liberté, aux devoirs de la justice, à une vie mieux humaine.

..

Ce n'est que le germe. Ce qui est mauvais s'éliminera plus tard. Soit. Voici l'épanouissement. Voici l'Australasie, dont M. Métin nous a fait connaître l'état social. Ici l'ouvrier n'agit plus dans un cercle restreint, mais sur la société tout entière, avec toutes les forces dont dispose l'État. Il est le maître, il fait la loi. Nous sommes au « Paradis des ouvriers ». Triste paradis! qui est la mort de l'âme. Tout ce qui vaut la peine de vivre, cela n'est plus. Les sports, la vanité de paraître, l'habit de cérémonie, les convenances mondaines, l'hypocrisie, l'argent: voilà les ressorts. L'ouvrier dirigeant n'a su que garnir sa table et remplir son porte-monnaie. Tout ce qui est de l'esprit

ou du cœur, l'art, les nobles spéculations, les âpres recherches, les extases sacrées, les altruismes ardents, les aspirations généreuses, grandioses, les héroïsmes féconds, tout cela est ignoré. Ce n'est pas pratique. Rappelons cette piteuse réponse d'un ouvrier australien à M. Métin : « Mon programme ! *Ten Bob a day!* » (10 shillings par jour). Craignons qu'il ne devienne celui de l'ouvrier français.

- Lorsqu'on veut faire des économies, supprimer des fonctionnaires, en Australasie, c'est une école normale d'instituteurs qu'on licencie.

- Sans doute, l'ouvrier australasien est celui qui gagne le plus, qui mange le plus, qui est le mieux assuré contre le chômage, la maladie, la vieillesse. Il ne va pas au delà. Il est satisfait. Trop tôt. Trop facilement. Il a réalisé presque tout le programme socialiste. C'est peu. Je me demande ce que l'Australasie laissera aux siècles futurs, et si elle doit profiter de tout l'effort humain passé, sans y contribuer. Ce serait du parasitisme. Cela se paye par la décadence. La loi des peuples est de grandir ou de disparaître. S'avilir, c'est glisser dans le néant. Vivre, c'est créer.

..

La civilisation doit-elle finir dans la bestialité ? La démocratie doit-elle aboutir à l'ignoble ?

Quelques craintes qu'on en puisse avoir, il n'y a pas à désespérer. C'est beaucoup d'être averti du mal.

Mais il est bien évident que les progrès matériels seuls ne l'arrêteront point. Produire, ce n'est pas toujours créer ; perfectionner les choses, ce n'est pas élever l'homme ; mettre dans les institutions de la justice, ce n'est pas fortifier ce sentiment chez le citoyen.

- On essaye de nous persuader, il est vrai, que, par

je ne sais quel miracle d'alchimie sociale, les choses réagiront un jour, prendront une âme pour nous. Cette superstition est d'autant plus dangereuse qu'elle empire l'inertie, qu'elle diminue l'individu. C'est un avatar du fatalisme.

Ne comptons que sur l'homme. Il purifiera la civilisation en simplifiant sa vie, par la bonté. Mais tout effort sur soi est de liberté. La liberté est éducatrice, fortifie, éclaire. D'abord elle nous sauve du despotisme destructeur du nombre, elle inspire le respect des individualités fortes par lesquelles elle se soutient mieux, elle pacifie, elle grandit. Elle poursuit l'égalité non aux égouts, mais aux cimes. C'est l'antidote de la démagogie dissolvante. L'art, la science, la philosophie, la morale sont des manifestations de la liberté. Quand le peuple aura pris le goût de la liberté, alors seulement il aimera, il sentira, il comprendra. Les appétits bas, les plaisirs grossiers, qui le livrent et l'enchaînent, ne vont pas avec le vouloir ferme d'être toujours plus libre.

La liberté ennoblit la démocratie.

G. DEHERME.

L'École devant la Nation

III. — L'ERREUR ACTUELLE : L'ÉCOLE POUR LE "SAVOIR"

L'Érudition (Suite)

La science — physique, naturelle, ou chimique — qui est le trésor de la vérité, devrait enseigner à chercher, trouver et aimer le vrai, et fournir les connaissances indispensables à la vie active de chaque homme.

Or elle n'atteint ni l'un ni l'autre but, parce qu'on la récite pour elle-même.

Le temps manque pour faire autre chose que de la réciter, et, en réalité, le travail personnel de l'élève est presque nul. Les expériences et les manipulations ne sont que des leçons appliquées, et non vraiment des expériences; il n'y a nulle spontanéité, nulle vraie recherche, nulle initiative personnelle.

On ne se doute point de quelles abstractions on veut emplir l'esprit des enfants! Des mots, des nomenclatures, des formules : voilà à quoi se réduit généralement l'enseignement scientifique. Nous ne croyons point que la science ait fait banqueroute; un homme de sens et de raison ne peut s'élever contre elle : cela serait aussi absurde que de s'insurger contre le monde même; s'il nous semble légitime et bon de jouir de la nature par nos yeux, il doit l'être aussi d'en jouir par notre raison, et si la réalité en est indispensable à notre vie, la science en est donc désirable et utile. Nous l'aimons comme la vérité même, la plus certaine, la plus pure que nous possédions. Mais nous pensons qu'elle est nourriture d'homme, non d'enfant; elle est le pain des intelligences fortes, de la raison assez puissante pour embrasser mille faits en un coup d'œil, et assez fine pour y discerner la loi commune. Mais l'enfant ne possède pas cette force de l'esprit. Il n'est pas encore capable de la science, mais seulement de l'observation et de la recherche scientifiques. Il n'est pas encore dans l'âge où l'on trouve, mais dans celui où l'on cherche, et la seule chose à faire est de le faire chercher scientifiquement. Or il n'y a pas un maître sur cent qui y songe, tant la routine est forte et la servitude au programme, déprimante. C'est à l'école que la science a fait banqueroute; elle encombre la

raison au lieu de la fortifier; elle n'est utile — de la façon dont on l'enseigne — ni à l'éducation ni à l'instruction; elle est donc mauvaise, si elle accapare un temps précieux, si elle paraît superflue et fastidieuse aux élèves, si elle accable leur esprit.

C'est encore la science morale. A l'école normale, cela est d'une évidence éclatante. L'enseignement en est une nomenclature ou une histoire; on catalogue les devoirs ou on expose et réfute en des arguments bien étiquetés les diverses doctrines, et l'on prétend avec cela faire d'honnêtes gens et des consciences claires! Et il est vrai que la science morale est haute et précieuse, et d'ailleurs parfaitement inutile si elle est seule.

Or il n'y a à l'école normale ni l'éducation qui nourrit et fortifie l'âme, ni la vie naturelle et libre qui éveille la conscience et manifeste la vertu ou la faiblesse. Seule, sans l'éducation qui la vivifie et la libère, sans la pratique et l'épreuve, elle n'est qu'une érudition, vaine comme toutes les autres. Et elle a un tel appareil de pédanterie, de raideur, ou une telle allure de sermon ou de prêche, qu'elle rebute vraiment par son visage, ses manières, ses paroles. Elle n'est qu'une science beaucoup plus abstraite que les autres, et exigeante, impérieuse, prédicante... On va « en morale » comme on va « en chimie », que dis-je, avec beaucoup moins d'intérêt, avec une sorte de résignation sombre à l'ennui... Nous affirmons qu'il n'y a pas à l'école normale de « cours » plus subi, plus pénible à l'élève que le cours de morale. Ceci est un fait, et on ne peut le détruire, et il éclaire toute la valeur de cet enseignement. De deux choses l'une: ou il n'est qu'un long prêche, vain ou irritant et endormant comme toutes les exhortations tombant des

chaires de prêtres ou de professeurs, qui croit le contraire à une forte dose d'illusion, ou il est l'édification de la loi morale sur la raison et la conscience ; mais il n'est point cela en réalité par l'incompétence philosophique des maîtres qui en sont chargés, et s'il l'était, il serait encore inutile si l'âme n'est point d'ailleurs éveillée à vouloir le bien, et libre pour le pratiquer. Or il n'y a pas à l'école d'éducation morale. Ce ne sont pas quelques exhortations *ex professo*, quelques réprimandes solennelles ou privées, des notes de « conduite » ou de « zèle » qui peuvent la constituer : et il n'y a pas autre chose. Ce n'est rien. Il faut avoir vécu de la vie des élèves pour savoir que l'efficacité en est nulle. Peut-être pourtant l'hypocrisie s'y éveille et s'y nourrit-elle, ou un ennui dangereux s'y fortifie-t-il ? Exhortations d'une part, promesses de l'autre, réprimandes et punitions, voilà toute l'éducation à l'école normale.

Mais l'excitation qui éveille la volonté au désir du bien, où se trouve-t-elle dans la vie de l'école ? Est-ce dans la contagion vicieuse de toutes les communautés artificielles et fermées ? Et la liberté permettant et manifestant l'énergie morale, où peut-elle se nicher, et s'ébattre et se jouer dans cette existence dont toutes les minutes sont destinées à une occupation invariable, où entrer, sortir, se lever, manger, dormir, se promener, parler, se taire, chanter, réfléchir sont des opérations prévues et assignées précisément, se font au commandement, à la cloche ou à la trompette ? Où est la liberté dans ce cercle quasi infernal, où tournent, virent, évoluent les troupes d'élèves, salles de cours, études, dortoir, réfectoire, etc. Des salles qui, à minute fixe, absorbent ou dégorgent des flots d'élèves, voilà la vie à l'école normale. Il n'y a

rien là d'une vie libre, d'une vie active, donc nulle éducation. Et comme les maîtres sont enseignés ils enseignent, et il n'y a pas plus d'éducation vraie à l'école primaire qu'à l'école normale. Et comment, dans la petite école de village ou dans les populeuses classes des villes, apprend-on aux petits paysans frustes, aux enfants précoces des ouvriers à bien vivre ? On compte sur la force éducative des « matières » du programme, qui est nulle, et plus précisément sur l'instruction morale. Or cet enseignement n'est pas autre chose qu'une énumération de nos devoirs plus ou moins illustrée d'exemples, selon un ordre rigoureusement logique. Sans aucun lien avec les autres enseignements, sans le soutien d'une éducation réelle et active, sans le couronnement d'une liberté relative, il est isolé, suspendu en l'air, tout en paroles, en bruit, sans efficacité. L'enfant « récite » la « leçon » de morale comme les autres et n'y voit en effet qu'une leçon, une étude qu'on sait à l'école et qu'on oublie dehors. Et si l'on prétend en s'indignant que l'école donne une vraie éducation et une vraie instruction morales, à la fois la clarté et la force morales, nous demanderons qu'on nous dise si actuellement et depuis cinq ou dix ans le jeune ouvrier et le jeune paysan paraissent avoir une énergie et une décision morales bien manifestes, et plus précisément s'il apparaît par les statistiques qu'ils aient une grande force contre l'alcool, la débauche, le jeu, le crime même ? Nous ne le voyons pas, et avec une grande tristesse. Ce que nous voyons très bien, c'est l'affaiblissement des caractères, comme leur nivellement, leur uniformité. C'est une plainte générale à ce sujet ; et il nous semble bien que l'ordre, la paix de nos mœurs viennent bien plus de la faiblesse des passions

et de la lassitude des âmes que de leur vertu, bien plus de leur impuissance à agir que de leur force à se maîtriser ou de leur désir du bien. Et l'école ne fait rien pour accroître cette force et ce désir, mais peut-être travaille-t-elle à diminuer les caractères.

Et c'est encore l'érudition littéraire. Ce n'est que de la science littéraire que l'on fait à l'école normale par la grammaire historique, l'histoire littéraire, l'étude même des écrivains qu'on critique bien plus qu'on ne les lit, dont on étudie plus la vie que les œuvres. On y apprend le rôle de Montesquieu et de Rousseau, mais on ne les lit pas. Ce qu'on lit, c'est Faguet ou Nisard. Les heures de lecture sont ridiculement rares, si bien qu'actuellement on peut dire qu'un élève qui lit beaucoup, mais qui n'a pas le temps ni le goût de l'érudition verbale qu'on débite sous forme de chimie, d'histoire, de littérature, est estimé mauvais ; c'est souvent le plus ouvert d'esprit, le plus curieux, le plus original ; mais parce qu'il néglige la géologie, il obtient un rang inférieur, et on pourchasse ses livres. Le témoignage le plus sûr de la curiosité intellectuelle d'un élève est son besoin de lecture ; c'est par là qu'on juge s'il a quelque avidité de savoir, de chercher, de sentir ; s'il a quelque activité d'esprit, un vrai désir de vie intellectuelle. Avec un tel élève on peut tout faire, car il suffit de le conduire habilement par des lectures bien choisies pour le fournir d'idées fortes et d'un goût sûr. Celui qui reste devant un livre comme une poule devant une perle, peut-être sera-t-il le premier parmi ses camarades en cultivant avec une égale médiocrité l'histoire et la gymnastique, la « morale » et le dessin, il n'est pas un esprit vivant, mais un réceptacle à mots et à formules, un phonographe animé. Or le régime actuel exalte celui-ci, punit celui-là, et

pourtant combien est-il rare ! Et non seulement l'école normale ne développe point le goût de la lecture, mais elle le combat, elle le condamne, elle le déprime. Le seul champ où l'esprit des élèves pourrait s'échapper et vivre spontanément leur est interdit et fermé, et il lui faut rentrer dans le cercle étroit où les programmes permettent seulement l'officielle pâture, sèche et rabougrie, de mots, de formules, de sentences... Et il y a quelque chose de monstrueux dans cette joie unanime avec laquelle les élèves ferment bruyamment leurs livres, à la fin de leurs études, en déclarant qu'ils n'en ouvriront jamais d'autres. Le propos est général et sincère, et nulle promesse n'est mieux tenue. Une pédagogie qui aboutit à ce résultat peut prétendre à être efficace ; mais on peut nier qu'elle soit bienfaisante. Des dates, des biographies, des « jugements », des tableaux, voilà l'étude de la littérature à l'école normale ; quant à celle de la langue et du style, il n'y a aucune méthode, et là où il n'y a rien, la discussion perd ses droits. Et c'est l'érudition historique, les rois, les batailles, les traités, les dates, les « mots » historiques, les formules, les phrases de manuel insatiablement répétées de génération en génération ; mais de la vie, de l'histoire populaire, des vrais progrès et des bons travaux de l'humanité, pas de trace.

Non pas même la science, mais l'érudition, telle est l'œuvre de l'école primaire. Connaître un fait sans le rattacher à rien, sans y connaître la manifestation d'une loi est de l'érudition. L'enfant ne sait pas autre chose : nous en chercherons la valeur et la vertu la prochaine fois.

XXX.

(A suivre.)

Le Mouvement éthique

La Ligue éthique.

L'avenir du mouvement éthique n'est point seulement dans le développement des diverses Associations, dont je viens de faire une étude succincte, et dispersées sur les deux continents; il est surtout dans leur cohésion et dans l'enchaînement de leurs efforts. Annoncée en 1893, une *Ligue éthique internationale* a été fondée en 1896, au Congrès des sociétés éthiques américaines et européennes à Zurich.

Les chefs du mouvement éthique avaient organisé dès le début une correspondance active ainsi qu'un échange de publications et de comptes rendus; ce n'était pas assez. Il fallait un contact immédiat, une entente déterminée, un centre d'activité commun.

Les délégués des sociétés éthiques se réunirent pour la première fois à Eisenach (Allemagne), du 5 au 15 août 1893 : MM. Félix Adler (New-York), William W. Salter (Philadelphie); V.C. Couplaud (Londres); Friedrich Jodl (Prague) et W. Fœrster (Berlin). Les délibérations de ce premier Congrès furent très suivies; un appel éloquent de M. Jodl avait attiré un grand nombre d'amis et de partisans. On y discuta notamment le projet d'une ligue internationale; mais l'accord ne fut point officiellement scellé. Il importait d'élaborer avant tout un programme très net qui groupât les Associations éthiques sur quelques points essentiels, tout en leur laissant pleine liberté d'action dans chacun des pays représentés.

En se séparant, les délégués se donnèrent rendez-vous à Zurich, sur la terre classique des conciles. Le Congrès de 1896 fait époque, non seulement dans l'histoire du mouvement éthique, mais aussi dans l'histoire de la civilisation contemporaine.

Immédiatement avant le Congrès, les Associations allemande, autrichienne et suisse organisèrent à Zurich une

série de cours et de conférences, dont le succès fut considérable, sur des questions morales et religieuses, pédagogiques, scientifiques, commerciales et financières. En tout, *cinquante et une conférences*, faites par les membres éminents des Associations précitées. Ces conférences furent aussitôt publiées en brochures. Maurice d'Egidy, l'initiateur d'un mouvement allemand de réaction idéaliste et de concorde religieuse, mort depuis, fit ainsi six conférences sur l'éducation, avec cette éloquence vigoureuse et cette chaleur qui lui étaient propres (1).

Le véritable intérêt de ces cours et conférences n'est pas dans leur retentissement. Les initiateurs et les conférenciers ont voulu donner en raccourci le tableau de la variété et de la grandeur des problèmes qui s'imposent au mouvement éthique et qu'aurait à résoudre l'*Académie internationale éthique* projetée à Eisenach. C'est à ce titre que je crois utile de reproduire ici le programme de ces conférences :

1° *Principes de la doctrine éthique*. Professeur H. Hoffding. (Copenhague.) Huit conférences.

2° *Études relatives à la pédagogie sociale*. Professeur Staudinger (Worms). Deux conférences.

3° *Mouvement universitaire populaire*. Docteur Emile Reich (Vienne). Une conférence.

4° *Sur l'éducation*. Ex-lieutenant-colonel M. d'Egidy, (Berlin). Six conférences.

5° *Sciences naturelles et conduite de la vie*. Professeur W. Færster (Berlin). Quatre conférences.

6° *Premiers enseignements moraux des enfants*. Docteur Penzig (Berlin). Deux conférences.

7° *Pour la réforme des méthodes de l'enseignement supérieur*. Docteur R. Saitschik (Zurich). Deux conférences.

8° *Les faits fondamentaux de la vie sociale*. Professeur F. Tonnies (Kiel). Six conférences.

9° *Socialisme et mouvement social au XIX^e siècle*. Professeur Werner Sombart (Breslau). Huit conférences.

10° *La politique sociale dans l'administration de l'État*

(1) Je me permets de renvoyer le lecteur à une étude que j'ai consacrée à cette personnalité si attrayante dans la *Revue chrétienne* du 1^{er} janvier et du 1^{er} mars 1899.

et de la commune. Docteur J. Jastrow (Berlin). Six conférences.

11° *Sur les associations.* Laudrat Stefan Gschwind (Bâle). Deux conférences.

12° *Développement de l'organisation des finances et du crédit, du commerce, de l'Industrie et de l'économie domestique.* Gustave Maier (Zurich). Quatre conférences.

« On peut dire sans présomption, ainsi s'exprime le secrétaire de la Ligue éthique, M. F. Færster, qu'il n'y avait pas eu jusqu'ici sur le continent d'exemple d'une telle discussion d'ensemble des questions humaines intéressant la communauté. »

La France avait délégué à ces cours M. Buisson, professeur à la Sorbonne, ex-directeur de l'enseignement primaire, et M. Jost, inspecteur général de l'Instruction publique.

*
**

Félix Adler inaugura le Congrès deux jours après la clôture des conférences, le 7 septembre 1896.

A l'exception de l'Association de Vienne, toutes les unions éthiques d'Amérique et d'Europe y étaient représentées. Les socialistes suisses et allemands, Bebel lui-même, mêlèrent leur voix à celle des éthiciens, pour l'accord ou la contradiction. L'activité la plus grande y fut déployée (1).

Quelques séances furent consacrées aux rapports des délégués; pour la première fois, on eut la vision synthétique des diverses Associations. Chacune d'elles apparut avec ses qualités originales, et le mouvement éthique s'affermi par l'étude des questions communes à toutes. Félix Adler fit plusieurs conférences sur l'objet et les conditions du mouvement éthique; il fut l'âme du Congrès, comme il avait été l'initiateur du mouvement.

Ainsi fut élaboré un programme commun après trois jours de débats et d'études. Je le reproduis intégralement. Le lecteur y retrouvera, brièvement synthétisées, les préoccupations du mouvement éthique que j'ai successivement analysées dans les premiers chapitres :

(1) Lire les intéressants « instantanés » du docteur Penzig dans les *Mitteilungen der Deutschen Gesellschaft* (oct. 1896).

Les délégués de la première Assemblée internationale de la *Ligue éthique* recommandent aux Associations éthiques des pays représentés l'esquisse suivante d'un plan commun, sous la réserve d'une extension et d'additions extérieures.

Le but des Associations éthiques est, en première ligne, *l'avancement moral de leurs membres*. La meilleure vie morale n'est pas un don que nous ayons à transmettre aux autres seulement, mais avant tout un bien que nous devons nous efforcer d'acquérir nous-mêmes, par une lutte incessante.

Moyens pour atteindre ce but : a) *l'union intime* de nous-mêmes, dans nos Associations, avec ceux qui sont animés des mêmes aspirations que nous ; b) *l'éducation et l'instruction éthiques de la jeunesse*, fondées sur une éthique indépendante dans ses principes de toutes les hypothèses confessionnelles ; c) *l'éducation de soi-même*.

Les Associations éthiques, ont à prendre position dans les grandes questions sociales du présent. Pour la solution de ces questions, la plus haute importance échoit aux forces éthiques. Nous reconnaissons donc que les aspirations des masses vers une existence plus digne tendent à une fin morale très élevée, et nous prenons l'engagement de soutenir ces aspirations très sérieusement. Toutefois nous pensons qu'il ne s'agit pas seulement de la misère des classes *pauvres*, mais aussi, et non à un moindre degré, du péril moral des classes *possédantes*, fortement menacées dans leur nature morale par les abus de la vie économique actuelle.

Nous reconnaissons que la *résistance à l'injustice et à l'oppression est un devoir sacré* et que, dans les circonstances présentes, la *lutte* pour le droit est toujours un moyen indispensable pour épurer les notions du droit et arriver à un état de choses meilleur. Mais nous demandons que la lutte ne sorte point des limites tracées par les sentiments d'humanité et qu'elle soit conduite dans l'intérêt de la communauté humaine considérée comme un tout, avec la perspective constante de la paix sociale à réaliser.

Nous reconnaissons que, dans la solution des questions

dites ouvrières, il ne s'agit pas seulement de la *misère matérielle*, mais aussi de la situation *légale et sociale* des ouvriers et de leur participation complète aux *biens supérieurs de la science et de l'art*.

Nous assignons comme mission aux organes de la *Ligue éthique* de fournir les armes propres à servir le progrès social, d'encourager par suite les travaux scientifiques dont le but est d'examiner *l'individualisme* et le *socialisme* sur la possibilité de les concilier pour arriver à une *conception plus profonde de la vie*; de provoquer des *enquêtes et des statistiques morales*, qui établissent d'une façon saisissante, par des faits certains, la nécessité de réformes, et d'assurer la diffusion des résultats ainsi acquis pour amener la conscience publique, dans le sens de la justice sociale, à un plus haut degré de développement.

Nous abandonnons aux diverses Associations le soin de réaliser, chacune pour son compte et chacune selon les circonstances particulières de son pays, les devoirs susdits, et invitons tous les membres à assurer au mouvement social vers le progrès leur participation féconde par la simplicité de leur vie et un esprit actif de solidarité.

Nous reconnaissons l'institution du *pur* mariage monogamique comme un bien inappréciable de l'humanité, également indispensable pour l'épanouissement moral de l'individu et pour la stabilité de toute culture morale. Mais nous demandons que cette institution reconnue telle soit marquée, et dans les opinions, et dans la pratique de la vie, d'un caractère de conséquence qui lui manque encore à peu près partout.

Nous exigeons pour la *femme* la possibilité d'un développement complet de sa personnalité morale et voulons travailler à ce que cette personnalité, d'une valeur égale à celle de l'homme, puisse se manifester sans restriction aucune dans tous les domaines de la vie. Nous considérons particulièrement le sort des *ouvrières* de l'industrie, de la fabrique et du foyer, et dans le service domestique comme un des maux les plus graves du présent et voulons obtenir par nos efforts la réorganisation dans tout le peuple des conditions d'une vie saine de famille.

Nous considérons comme une des missions fondamentales du présent de rendre à l'éducation son unité en grande partie perdue, et de réaliser ce que la religion confessionnelle, à ce point de vue, réalisait jadis dans les écoles populaires et supérieures par l'édification d'un but éthique commun, vers lequel convergerait toute l'éducation.

Nous approuvons de tout cœur les efforts pour l'établissement d'une *paix générale entre les peuples* et déterminons comme suit notre participation à ces efforts : vaincre aussi le militarisme à l'intérieur ; restreindre la puissance qu'il exerce sur les cœurs (surtout parmi la jeunesse) et travailler à ce que les éléments très importants au point de vue moral que renferme l'organisation militaire se manifestent plus noblement ; lutter contre l'égoïsme national et les passions nationales, qui sont aujourd'hui des ennemis de la paix au moins aussi dangereux que les préjugés et les intérêts des gouvernants ; enfin, dans les temps d'irritation et de haine aveugle, faire triompher, de concert avec ceux qui sont animés des mêmes sentiments que nous, la conscience et la raison.

Nous invitons nos Associations, non seulement à diriger leurs efforts en vue d'une extension des unions éthiques, mais à consacrer leurs meilleures forces à l'édification d'un *nouvel idéal de vie* qui réponde de la même façon aux exigences d'une pensée, d'une volonté et de sentiments épurés, dans la conviction que cet idéal auquel aspire l'humanité contribuerait finalement au bonheur de toutes les classes et de tous les peuples.

Le Congrès institua enfin un *secrétariat* de la *Ligue internationale éthique*, à Zurich. Le secrétaire choisi fut M. F.-W. Fœrster, ancien directeur de l'*Ethische Kultur*, fils du fondateur du mouvement éthique allemand.

Le secrétaire de la *Ligue éthique* doit entretenir, par voie de correspondance, les relations entre les Associations américaines et européennes ; faciliter l'échange des comptes rendus et des publications relatives au mouvement ; organiser une archive des imprimés, brochures et ouvrages les plus intéressants touchant les questions essentielles du présent ; renseigner enfin les Associations sur l'atti-

tude de la presse, des Gouvernements et de l'Église à l'égard du mouvement éthique. Il est la cheville ouvrière de l'accord international entre les Associations pour culture éthique.

Il fut chargé par le Congrès de rédiger, chaque trimestre, un rapport sur l'activité et le développement du mouvement éthique dans les différents pays ; chacun de ces rapports paraîtrait en allemand, en français et en anglais.

Le premier rapport du secrétariat de la *Ligue éthique* parut à Zurich le 1^{er} avril 1897. En mai 1897, j'en ai donné moi-même la traduction française. Les rapports suivants ont été publiés irrégulièrement, soit que le secrétaire eût peu de faits nouveaux à consigner, soit qu'il voulût éviter des frais élevés. Le neuvième a été publié en juillet 1901 ; les cinq premiers seuls ont été traduits en français (1).

Ces brochures de 20 à 30 pages contiennent un aperçu synthétique des progrès du mouvement dans chacun des pays intéressés et, en outre, une discussion des problèmes religieux, moraux ou sociologiques dont le mouvement éthique cherche la solution. Sous cette forme elles conviennent pour la propagande. Comme on peut s'y attendre, leur valeur est surtout historique et documentaire ; elles s'adressent aux esprits sérieux que ne rebutent point la méditation grave et la discussion d'apparence austère.

*
* *

Ce sont des résultats *pratiques* considérables. Le Congrès de Zurich a été décisif ; il fait époque. Par lui le mouvement éthique a pris conscience de ses ressources et de sa force intime ; il disciplina son activité jusqu'alors incohérente ou incertaine. A travers l'espace, par-dessus

(1) Ces rapports sont adressés à toute personne qui en fera la demande au *Secrétariat de la Ligue éthique, Zurich V*, contre envoi de 30 centimes par exemplaire.

Je tiens les exemplaires en français à la disposition de mes lecteurs dans les mêmes conditions. Dans cette traduction où j'ai à m'excuser de maintes gaucheries, je n'ai en effet cherché que la fidélité. Sauf de légères défaillances de détail, je puis assurer qu'on y trouvera, à défaut d'élégance et de style, l'exactitude du document.

les frontières et l'océan, d'indestructibles liens ont été noués entre les Associations éthiques, abeilles disséminées d'une même ruche.

L'Académie internationale éthique et sociale.

Reprenant un vœu émis au Congrès d'Eisenach, le Congrès de Zurich a mis à l'étude la fondation d'une *Académie internationale éthique et sociale*, qui serait comme la capitale intellectuelle du mouvement tout entier et de toutes les forces évolutives. L'effort de centralisation a normalement abouti à ce projet grandiose d'une création sans précédent dans l'histoire.

* *

Le nombre des mouvements réformateurs est grand en tous pays, et la plupart sont animés par le plus généreux enthousiasme. Mais leur activité est généralement inféconde : il leur manque l'unité morale et la cohésion d'efforts concertés. Surtout, ces tentatives sont à l'avance frappées de stérilité parce que les novateurs, pressés de triompher, ont négligé d'approfondir l'objet et les conditions de leurs réformes. Ainsi échouent les entreprises les plus louables, faute de sang-froid, de méthode et de science. C'est l'impuissante anarchie des bonnes volontés mal éclairées et incohérentes.

Le salut de la civilisation n'est point dans le jeu fortuit et capricieux des activités novatrices, mais dans la coopération des réformateurs. Isolés, dispersés et mal avertis, les plus ardents champions du progrès piétinent sur place, s'épuisent et se découragent, à moins que leur zèle ne prépare quelque réaction. Qu'ils se groupent, qu'ils s'éclaircissent réciproquement sur le but poursuivi comme sur les moyens : ils triompheront sûrement et vite.

Il est donc nécessaire de synthétiser, pour ainsi dire, les efforts et les recherches des individus et des peuples et de discipliner pour la victoire tant d'énergies individuelles ou nationales, vouées à la défaite. « Nous avons besoin désormais, ainsi s'exprime le secrétaire de la *Ligue éthique*, d'un centre international libre, véritable capitale cosmopo-

lite de la science; d'un groupement — pleinement affranchi de la tutelle des États et des préjugés nationaux — desavants, d'éducateurs, d'instituteurs du peuple, dont les investigations patientes et systématiques, dans la quiétude de l'indépendance et à la lumière de la vérité, assujettissent l'humanité à la science de l'humanité avec la même certitude que la nature elle-même s'est vue discipliner aux sciences naturelles. »

Ce centre international libre, cet Aréopage suprême de la recherche, cette union de penseurs préparant par la science la solution des problèmes du présent, ce sera justement l'*Académie internationale éthique et sociale*, où le mouvement éthique aspire à prendre la direction des forces civilisatrices, afin d'élaborer pacifiquement un progrès certain et sans heurts. Jamais l'humanité n'a plus décidément revendiqué pour la Science et l'Idée l'empire universel.

*.

L'organisation de l'*Académie internationale éthique et sociale* est déjà arrêtée dans les grandes lignes. Elle serait constituée par un certain nombre de savants et de professeurs des deux sexes, représentants de tous les peuples civilisés et se consacrant à l'étude des grandes questions humaines en échange d'un traitement fixe, proportionné à leurs talents et à leur activité. On mettrait à leur disposition tous les matériaux possibles, journaux, livres et statistiques, renseignements puisés dans tous les pays; impartialement et en toute quiétude, ils travailleraient à la réalisation des réformes nécessaires et à la concorde humaine.

Aucun des problèmes intéressant l'humanité ne leur serait étranger. Toutefois, les nécessités présentes imposeraient d'abord à cette Académie quelques questions dont l'étude est plus urgente.

La première est celle du *militarisme* et de la *paix internationale*.

La propagande des apôtres de la paix est ardente, mais en bien des cas elle est superficielle, intermittente ou mal éclairée. Surtout, elle manque encore d'une base scientifique solide. Un grand nombre de livres, de brochures et de feuilles volantes ont paru; mais aucun des manuels de

morale destinés à l'enfance, y compris les plus éminents, n'aborde la question fondamentale : peut-il en effet exister, comme l'a soutenu Machiavel, une raison d'État en dehors et au delà du bien et du mal ? Le sentiment est exalté vainement et au détriment de l'idée pure, et la discussion n'est point placée sur un vrai terrain.

C'est à l'Académie projetée qu'il appartiendrait de discuter scientifiquement, à la lumière des faits, le problème de la paix internationale et d'en rechercher les conditions profondes. Elle éclairerait l'opinion publique et la presse, les peuples et les Gouvernements. Sa voix serait celle de la raison et de la solidarité. Ainsi serait préparée la création d'un *tribunal international d'arbitrage*. L'action de l'*Académie éthique et sociale* serait bienfaisante aux moments critiques de la vie internationale comme en temps de paix.

Les services qu'elle serait appelée à rendre dans les *réformes sociales* sont encore plus évidents. Dans ce domaine, l'échange international d'idées, de faits et de documents précis devient chaque jour plus nécessaire. Une section spéciale de cette Académie aurait pour mission de les rassembler, de les discuter et de publier ses conclusions. On lui donnerait une organisation et un développement tels qu'elle pût recevoir et communiquer sur les organisations ouvrières de tous les pays les informations les plus riches et les plus sûres ; une lacune énorme de notre civilisation serait comblée pour le salut de l'humanité. C'est ici qu'une organisation internationale de l'investigation scientifique apparaît comme indispensable. Penseurs, économistes et statisticiens de toutes les nations élaboreraient de concert une nouvelle science de l'économie universelle.

L'*Académie internationale éthique et sociale* organiserait de même la lutte universelle contre la *criminalité*, l'*alcoolisme* et la *prostitution*.

Enfin, elle constituerait un admirable *Office de renseignements* sur les mouvements réformateurs de toute nature dans les pays civilisés.

Partout où le document est nécessaire, partout où l'homme désireux de collaborer à l'œuvre commune sou-

haite savoir ce qui a déjà été fait et ce qu'actuellement on tente, l'*Académie éthique* serait l'intermédiaire éclairée, la directrice impartiale, la conseillère autorisée. Ainsi seraient disciplinés et soutenus dans une activité solidaire des hommes et des peuples qui aujourd'hui s'ignorent ou se combattent.

*
* *

Des dispositions pratiques seraient immédiatement prises pour assurer aux travaux et aux conclusions de cette Académie la plus grande diffusion à travers le monde, et pour les appliquer.

Les membres de l'*Académie éthique* feraient régulièrement des *cours* et des *conférences* sur les résultats de leurs recherches sociologiques. Périodiquement, ils iraient de même dans leurs nations respectives répandre pour un plus large public les bienfaits de leur expérience. Aucun moyen de propagande ne serait négligé. Le livre et la presse, en toutes langues, centupleraient l'œuvre de la parole.

Le Congrès de Zurich a ébauché dans ses grands traits l'organisation d'*établissements d'éducation* qu'on annexerait à l'Académie, comme terrain d'expérience et d'application des méthodes pédagogiques adoptées par les éthiciens : école élémentaire, école normale, école supérieure. Les maîtres formés dans cette école normale répandraient ensuite dans leur enseignement les certitudes affirmées par la science.

*
* *

Nous ne nous dissimulons point les difficultés d'une telle entreprise et, notamment, les difficultés matérielles et pécuniaires proportionnées à l'ampleur du projet. Et d'abord, en quel pays sera édifiée cette Académie internationale ? Quelle terre hospitalière lui assurera l'indépendance et la liberté ?

Les éthiciens ont prévu ces obstacles ; leur foi en l'avenir ne les rend point aveugles aux réalités redoutables. Le projet est à l'étude ; les initiateurs du mouvement éthique sont entrés en relations avec des penseurs de tous pays, prêts à donner mieux que leur sympathique encouragement et qu'une lointaine collaboration. A l'heure actuelle, ces

efforts se précisent. Le secrétariat de la *Ligue éthique* a rédigé une brochure de propagande qui sera publiée en plusieurs langues ; c'est un éloquent appel à la générosité, à la collaboration des âmes libérales. Nous en reproduisons la conclusion :

« Notre projet d'Académie internationale n'exige-t-il pas des millions ? C'est vrai. Ces millions, on les trouvera, nous n'en doutons point. Il y a des hommes à la conscience de qui les palliatifs de la philanthropie ne suffisent pas et qui sont prêts à donner généreusement leur or là où ils savent qu'on traitera les grandes affaires humaines à des points de vue plus élevés. Ils souffrent intimement de l'état des choses et du rôle qu'ils y jouaient, qu'ils y sont encore contraints de jouer. Y a-t-il meilleure occasion pour eux d'apaiser leur âme et de désarmer en même temps la haine et le désespoir ligués contre les détenteurs du capital, en posant eux-mêmes la première pierre de l'édifice radieux où se réconciliera l'humanité sauvée ? »

« Des millions aujourd'hui vont aux œuvres de bienfaisance. Pourquoi ne viendraient-ils pas à nous ? Des millions sont donnés pour construire des hôpitaux et des sanatoria ; n'en restera-t-il point pour notre œuvre, qui tente de supprimer les causes sociales des maladies, surtout le mauvais logement, l'insuffisante nourriture et le travail excessif ? Des millions sont prodigués pour la grandeur et la puissance de l'Église, cette générosité du sacrifice n'existe-t-elle que parmi les « croyants » et ne reste-t-il rien pour édifier l'asile de la pensée libre ? Des millions sont dépensés pour fonder des bibliothèques et des universités, qui donc viendra prétendre qu'il n'y a plus d'argent pour une institution répondant aux plus profondes aspirations du monde civilisé ? Le millionnaire Nobel a légué des millions pour soutenir et étendre la propagande en faveur de la paix ; notre Académie internationale de la paix et de la civilisation ne trouvera-t-elle point, elle aussi, son généreux bienfaiteur ? »

CONCLUSION

Les sceptiques souriront devant tant d'optimisme ; les éthiciens n'en abandonneront point pour cela une seule de leurs espérances. L'histoire de l'humanité et de la

pensée dépose contre les sceptiques ; l'âme humaine vaut mieux que leur facile raillerie. Mais il faut d'abord que l'âme humaine soit libre et puisse s'épanouir ; spontanément, elle réalisera ensuite hors d'elle sa propre perfection.

Les éthiciens ne méconnaissent aucune des difficultés pratiques de leur œuvre civilisatrice ; ceux d'Allemagne et d'Italie, en particulier, ont maintes raisons de ne pas ignorer que de longues années encore les séparent de l'état social plus juste où habite déjà leur pensée. Ce ne sont point des rêveurs, dont l'illusion chimérique s'évanouit au premier vent de l'adversité. Leur espoir est fondé sur la plus solide des assises : la foi en la raison humaine et les affirmations de la conscience moderne.

Sans doute leur phalange est peu nombreuse, et l'œuvre s'accroît lentement. Mais elle s'accroît ! Et qui donc peut évaluer le nombre des âmes déjà gagnées par le mouvement éthique ? L'activité des Associations américaines et européennes est admirable, leur propagande n'est point de celles qui se mesurent mathématiquement, et l'exemple du *Circolo* vénitien dit assez, à lui seul, quelle action peut exercer sur un peuple une poignée d'âmes résolues.

Expression d'un besoin universel d'ennoblissement, interprète de revendications individuelles et sociales auxquelles chaque nation enchaîne présentement sa destinée, artisans de paix internationale et de progrès, le mouvement éthique est la conscience même d'une civilisation plus pure dont nous avons le désir et le pressentiment. Il triomphera donc, le temps aidant, par sa propre action et par l'action que suscitera son exemple.

A ceux qui, hochant la tête, opposent douloureusement la lenteur du progrès humain aux « longs espoirs et aux vastes pensées » des Associations éthiques, je rappellerai qu'aucune des conquêtes de la civilisation n'a été l'œuvre d'un jour ; qu'il faut bien que quelqu'un commence ; qu'à ce compte l'humanité serait vouée aux éternelles ténèbres et à une éternelle servitude. Commençons donc, nos neveux achèveront. L'espoir humain dispose en maître de l'espace et du temps.

A ceux qui, désabusés ou contempteurs de l'homme, refusent d'espérer le mieux à défaut du parfait, je dirai

simplement : Votre pessimisme témoigne contre vous-mêmes, car il révèle un idéal de perfection auquel vous rapportez sévèrement les actions et les pensées humaines, et qui vit en vous, à votre insu. Ainsi, vous affirmez la noblesse de l'âme humaine en vous, à l'instant même où vous en niez la perfectibilité chez les autres. Unissez-vous donc à ceux en qui vit ce même idéal et qui le proclament hardiment.

Et si, aux jours de défaillance, nous sentons vaciller cette foi et cette espérance qui font toute notre dignité, nous répéterons, raffermis dans notre certitude, ces belles paroles de Félix Adler, le fondateur du mouvement éthique, l'apôtre d'un individualisme approfondi et épuré, qui prépare pacifiquement l'homme à sa vie intégrale : « Même si nous voulions donner raison au pessimiste et reconnaître avec lui que nos efforts pour l'humanité sont vains, une chose nous reste : le dévouement nous rend nous-mêmes meilleurs, en nous-mêmes l'humanité progresse. »

ALFRED MOULET.

Les Livres qui font penser

Les Règles de la Méthode sociologique, par Émile Durkheim, 2 fr. 50 (F. Alcan, éd.). — C'est une deuxième édition. J'ai lu et analysé cet ouvrage important lors de sa première édition, il y a quelques années. La méthode de M. Durkheim a été, depuis, très discutée. Je ne sache pas qu'il en ait été fait d'application rigoureuse, même par l'auteur. C'est une objection, car une méthode ne vaut que par la pratique et ses résultats. M. Durkheim nous donne comme première règle et la plus fondamentale que les faits sociaux doivent être considérés comme des choses du monde physique; en dehors de la conscience et de la volonté individuelles. Cet objectivisme absolu me paraît illusoire, surtout en sociologie. Il peut convenir seulement à la sociologie historique. Les faits sociaux passés, on peut à la rigueur les considérer comme des choses. Mais ceux du

présent sont des combinaisons qui nous expriment que chaque modification volontaire de chaque élément modifiée, — et l'avenir nous appartient. Il n'y a pas lieu, au reste, de s'en féliciter.

Les Preuves du Transformisme et les enseignements de la doctrine évolutionniste, par le D^r Gustave Geley, 6 fr. (Félix Alcan, éd.). — C'est un exposé clair et méthodique de transformisme en conférences que l'auteur a faites à l'Université populaire d'Annecy. C'est donc, surtout, un livre pour les U. P., qui y trouveront six bonnes conférences toutes préparées. Il y en a bien une septième, mais qui n'a aucun rapport avec le transformisme. Loyalement, d'ailleurs, M. Geley a pris soin d'en prévenir ses auditeurs; il a résisté comme il fallait à la tentation de nous présenter le transformisme comme conduisant à sa métaphysique particulière, une sorte de spiritisme dont il est préférable de ne pas parler.

L'Art nouveau, par Jean Lahor (Lemerre éd., passage Choiseul). — M. Jean Lahor a pu, durant l'Exposition, noter les progrès artistiques du monde entier. Il a remarqué que ce qui caractérise cet effort, c'est qu'il est dans le sens démocratique. On ne cherche plus seulement à exprimer somptueusement une beauté ésotérique sur des toiles rares ou des marbres aristocratiques, mais à l'épandre partout, à la mettre dans toutes choses dont se servent les plus humbles. Et c'est une révolution, ce n'est pas une décadence. Sans doute, cela est plutôt dans les intentions, dans les recherches, que dans l'exécution ou les résultats. Patientons.

Si les progrès sont lents, ici comme ailleurs, c'est au public qu'il faut s'en prendre. Il ne sent pas la beauté, le peuple surtout. L'utilitarisme béotien de la démocratie est un danger sérieux pour toute notre civilisation. Ce ne sont pas les politiciens qui nous en garderont, au contraire. C'est ce qu'ils exploitent le mieux. Il faudrait donc affiner le goût du peuple. Les Universités populaires, je crois, ont éveillé un peu la curiosité intellectuelle; pour différentes raisons, elles n'ont pu donner la passion du beau. M. Jean Lahor parle dans son livre de « magasin d'art populaire ». Pourquoi ne tenterait-on pas la chose ?

J'en sais qui en seraient avec enthousiasme. Que des artistes prêtent leur concours, et la chose sera possible, facile. Il conviendrait de mettre quelque attrait dans les plus pauvres mansardes. Des chefs d'industrie peuvent s'y intéresser aussi. Notre pays ne vit-il pas de son goût artistique ? Le relever, ce serait relever notre industrie. Un ouvrier qui vit dans la laideur et la saleté, que peut-il concevoir et produire ? Des choses tristes comme sa vie, malsaines comme son logis. J'y reviendrai.

Superstitions politiques et Phénomènes sociaux, par Henri Dagan, 3fr.50. (Stock éd., 27, rue Richelieu). — Livre à lire autant pour ses défauts graves que pour ses qualités solides. Livre à discuter dans les U. P. et à placer dans toutes les bibliothèques populaires.

En poussant le marxisme à l'absurde, M. Dagan l'a mis heureusement à nu, et nous le livre. Sans y prendre garde, il a dénoncé ainsi la plus dangereuse superstition sociale.

Qu'il examine les idées ou les faits, il les ramène tous à la même cause simpliste. Les idées, il les déforme selon son angle, qu'il s'agisse du « césarisme », de la « révolution », de la « liberté », de la « justice ». Il exerce, avec talent d'ailleurs, sa critique unilatérale, sur des entités, non sur les profondes réalités qu'expriment les concepts directeurs. Il remporte ainsi de faciles victoires. Il n'a pas le sens du relatif ni du positif. Il va naturellement droit à la chose en soi, à l'essence, à la cause première, à l'absolu. Il s'efforce honorablement du reste de couvrir cet anachronisme mental.

M. Dagan s'étonne, avec combien d'ingénuité, que nos principes se développent et que la liberté au XIX^e siècle ne soit pas celle de la Rome antique.

J'aime mieux la deuxième partie de ce livre. Les qualités de l'auteur y trouvent mieux leur emploi. Il y a des faits, des chiffres, de l'ordre pour les mettre en clarté. Cela violente moins la raison, qu'il fasse remonter les faits sociaux à la même cause économique. Ce n'est plus qu'une vue incomplète. M. Dagan examine la question agraire, les grèves, le chômage, la dépopulation, l'alcoolisme. Il a recueilli d'intéressantes statistiques à consulter. On voit tout le parti qu'il en peut tirer pour sa doctrine,

encore qu'il affecte l'élégance scientifique de n'en pas avoir.

Voici une des pensées qui l'obsèdent : « Le chômage augmente, le vagabondage augmente, la folie augmente, le meurtre augmente (*ce qui est faux*), la prostitution augmente, et pourtant les moyens d'existence augmentent ! »

A l'alcoolisme, il donne pour causes principales : insuffisance de l'alimentation, milieu social, insalubrité des logements, c'est-à-dire paupérisme. Il est bien vrai que la misère se rencontre souvent avec l'alcoolisme. Mais elle n'est pas toujours une cause, elle n'est jamais l'unique cause, elle est quelquefois effet. Les causes des phénomènes sociaux sont infiniment complexes, comme l'âme humaine et l'âme sociale.

M. Dagan caresse un rêve magnifique de poète. Il n'ose l'exprimer, mais on sent qu'il en est animé et que c'est la conclusion sous-entendue de chacun des chapitres de son livre. Voici : L'excès du mal fera le bien. Le machinisme, après avoir répandu tant de souffrances, en se perfectionnant plus encore, peindra pour l'homme, le libérera du labeur forcé, qui tue et avilit.

Si nous en sommes loin, l'humanité, lentement, peut réaliser ce rêve. Mais contre la doctrine de M. Dagan. Car cela ne se peut que par une révolution morale qui nous ramène à une vie plus simple, au culte fier et digne des grands principes de liberté, de justice, de fraternité ; cela ne se peut que si nous faisons effort sur nous-mêmes. Sinon nos factices besoins de luxe, nos appétits de jouissances croîtront au fur et à mesure que nous les pouvons satisfaire.

Que M. Dagan y songe, sans fanatisme. J'admets que les lois sociales ont la rigueur des lois naturelles. Cela ne veut pas dire qu'on ne puisse les conduire et les utiliser à nos fins. En somme, la société, de par la complexité même de ses éléments, est modifiable à l'infini. Il n'y a pas d'utopies : il n'y a que des inconsciences et des lâchetés. Il n'y a de fatalité que pour les brutes. Le déterminisme social, c'est le moyen scientifique de la liberté. Le fatalisme, c'est l'absurde. Il n'y a que la volonté qui fait

de l'ordre avec le chaos des forces. Quand la volonté consciente n'aura plus de limite, le monde sera le paradis que rêve M. Dagan, l'homme sera Dieu.

Les Apologistes du crime, par Ch. Détré, 5 francs (Éditions de l'*Humanité nouvelle*, 15, rue des Saints-Pères). — « *Tuer* ne devient *assassiner* que pour les partisans de la victime ; pour ses ennemis, c'est un acte vertueux. » Voici qui pouvait être un acte d'accusation contre tous les partis, toutes les sectes, de montrer, par les faits certains, qu'ils ne poursuivent que le pouvoir et la richesse par tous les moyens. « Tous les partis ont répandu l'idée du meurtre et l'ont pratiqué. » Il faut regretter que M. Ch. Détré ne s'y soit point tenu. Il nous a donné un ouvrage confus, où l'histoire est présentée comme une fêerie de théâtre, machinée par les Jésuites et les Francs-maçons. Je n'y insiste pas. Cela échappe à toute critique. Il apparaît trop que l'auteur, dominé par son imagination, n'a pris aucune précaution pour accepter les pièces qui entraient dans ses vues. Ce n'est donc qu'un pamphlet, mais trop long.

Études sur l'Humanité, par une femme, 0 fr. 50 (Mustapha). — Pensées généreuses toujours, et non sans force.

L'Évolution du Socialisme, par Jean Bourdeau, 3 fr. 50 (Félix Alcan, éd.). — Bref historique du mouvement socialiste en France, exposé des théories, critique le plus souvent juste de l'action socialiste. On y trouvera aussi des enseignements intéressants sur le socialisme en Allemagne et sur les raisons — électorales — des variations de doctrine et de tactique. M. Bourdeau est bien documenté. Son livre est à consulter. Je lui reprocherai seulement de trop fréquentes répétitions — même de citations — qui tiennent évidemment à ce que M. Bourdeau a composé son livre en réunissant ses articles de revues.

G. DEHERME.

Le Directeur-gérant : G. DEHERME.

LE PALAIS DU PEUPLE

SOCIÉTÉ ANONYME A CAPITAL VARIABLE

(Constituée légalement à Paris le 14 Juin 1900)

Siège social : 157, Faubourg Saint-Antoine

PARIS

COMITÉ DE PATRONAGE

MM. A. Aulard, professeur à la Faculté des Lettres; Pierre Baudin, ministre des Travaux publics; Henri Bauer, homme de lettres; Ch. Beauquier, député; Henry Bérenger, homme de lettres; Maurice Bouchor, homme de lettres; Emile Boutroux, de l'Institut; Henri Brisson, ancien président de la Chambre, député; Victor Brochard, professeur à la Sorbonne; Ferdinand Buisson, professeur à la Sorbonne; Eugène Carrière, artiste peintre; Victor Charbonnel, homme de lettres; Georges Clemenceau, homme de lettres; Dr Delbet, député; Hector Depasse, homme de lettres; Lucien Descaves, homme de lettres; Paul Desjardins, professeur au lycée Michelet; Dr Paul Dubuisson, médecin chef de l'asile Sainte-Anne; Emile Duclaux, de l'Institut, directeur de l'Institut Pasteur; A. Espinas, professeur à la Sorbonne; d'Estournelles de Constant, ministre plénipotentiaire, député; Arthur Fontaine, directeur du Travail au Ministère du Commerce; Lucien Fontaine, industriel; Marcel Fournier, directeur de la *Revue politique et parlementaire*; Eugène Fournière, député; Anatole France, de l'Académie française; Gustave Geffroy, homme de lettres; Charles Gide, professeur à la Faculté de Droit; Paul Guieysse, ancien ministre, député; Charles Guieysse, secrétaire général de la Société des Universités populaires; Etienne Jacquin, conseiller d'Etat, président de la *Ligue de l'Enseignement*; A. Keüfer, secrétaire de la Fédération du Livre, vice-président du Conseil supérieur du Travail; Ernest Lavisse, de l'Académie française; Jules Lermina, homme de lettres; Henry Michel, professeur à la Sorbonne; A. Millerand, ministre du Commerce, de l'Industrie, des Postes et Télégraphes; Gabriel Monod, de l'Institut; Pierre Morel, conseiller municipal; Edouard Petit, inspecteur général de l'Instruction publique; Georges Renard, professeur au Conservatoire des arts et métiers; Charles Richet, professeur à la Faculté de médecine, membre de l'Académie de médecine; Gabriel Séailles, professeur à la Sorbonne; F. Schrader, géographe; A. Vila, secrétaire de la Chambre consultative des Associations ouvrières de production de France; Charles Wagner, pasteur; Emile Zola, homme de lettres.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président : Raphaël Barré; *directeur* : Georges Deherme. — Maxime Adler, Achille Caron, Jules Dupasquier, Auguste Garnery, Léon Letellier, Henry Loyfert, Lucien Samson.

EXTRAIT DES STATUTS

ART. 2. — La Société a pour objet la construction, la mise en œuvre du Palais du Peuple, à Paris, et la création d'établissements analogues en province.

ART. 4. — La Société prend la dénomination de : *LE PALAIS DU PEUPLE, Société anonyme à capital variable.*

ART. 6. — Le capital social est variable. Il est formé d'actions de cinquante francs.

ART. 8. — Les actions sont payables **cinq francs** en souscrivant et le solde suivant décision du Conseil d'administration.

Les actions peuvent être libérées par anticipation.

Envoi franco des statuts et de la notice explicative à toute personne qui en fera la demande au Siège social, 157, faubourg Saint-Antoine.

ANNONCES,

la ligne : 1 fr.



NOUVEAU CIGARE NASAL et BUCCAL
de A. DAUDÉ

Ce cigare inhalateur est absolument remarquable pour la guérison des maladies des voies respiratoires, du coryza, etc.. Il supplée avantageusement les cigares de tabac et se recommande par l'odeur agréable qu'il répand autour du fumeur.

Envoi d'un CIGARE et d'un FLACON franco contre un mandat de 4 fr. adressé à M. A. DAUDÉ, pharmacien, à Prats-de-Mollo (Pyrénées-Orientales)

En vente à la « Coopération des Idées »

<i>Un Pessimiste français,</i> par G. Deherme.	0 25	0 30
<i>Tolstoï,</i> par Suarès.	1 »	1 15
<i>Education et Révolution,</i> par Gabriel Séailles	0 05	0 10
<i>Le Palais du Peuple,</i> par Gabriel Séailles.	0 10	0 15
<i>Les Jésuites,</i> aperçu historique, par P.-A. Hirsch.	0 30	0 40
<i>Lettres d'un répétiteur en congé,</i> par Brenn.	0 60	0 70
<i>Jules Lagneau</i> (avec portrait)	0 50	0 60
<i>Qui veut la Santé et du Bonheur ?</i> par A. Marrot.	1 »	1 20
<i>Le Coopératisme</i> (illustré), par A.-D. Bancel, broché.	1 50	1 70
<i>Travail manuel et Travail intellectuel,</i> par Charles Gide.	0 20	0 25
<i>La Coopération des Idées. — Une tentative d'éducation et d'organisation populaires,</i> par G. Deherme	0 50	0 55
<i>L'Education des Celules,</i> par Emile Duclaux	0 20	0 25

Nota. — La Coopération des Idées se charge de procurer à ses membres et abonnés. **SANS FRAIS**, tous ouvrages, brochures, revues, journaux, etc.

Coopérative vinicole générale

SOCIÉTÉ ANONYME A CAPITAL VARIABLE

Statuts déposés chez M^e Brulle notaire à Libourne

Siège social : LIBOURNE (Gironde)

Succursales à Montpellier, Épernay, Chassagne, Montrachet et Cognac

Vins français de toutes provenances

Spécialité de fournitures aux Sociétés coopératives

Echantillons et Renseignements franco

Le Courrier de la Presse

21, boulevard Montmartre, 21

PARIS

Directeur : A. GALLOIS

Le Courrier de la Presse lit 6.000 journaux par jour.

La COOPÉRATION des IDÉES

Revue mensuelle de Sociologie positive

(1896-1897-1898)

Un fort volume de 530 pages, relié toile 10 fr. — Franco : 11 francs.

(1899-1900)

Relié toile : 5 fr. — Franco 5 fr. 50
— Non relié : 4 fr. — Franco : 4 fr. 50.

(1900-1901)

La Coopération des Idées, journal hebdomadaire d'action et d'éducation sociale (63 numéros). — 3 francs. — Franco 3 fr. 75.